



Croyances
létales.

Janos Biro janosbirozero@gmail.com
traduction Jacques Bavay

Indice:

1. Faire sa part
 2. Augmenter la raison
 3. Respecter notre culture
 4. Changer l'individu
 5. Croire aux autorités
 6. Notre histoire représente un progrès
 8. La civilisation comme produit final de l'évolution
 8. Nos religions ont une valeur universelle
 9. Le travail améliore le monde
 10. Nous avons besoin d'un État qui soit meilleur
 11. Le monde se trouve entre nos mains
- Notes

1. Faire sa part

Il était une fois une forêt.

Un jour cette forêt se mit à brûler et les animaux commencèrent à se sauver. Mais l'un d'eux, un petit oiseau, a décidé qu'il ferait malgré tout quelque chose et se mit à essayer d'éteindre l'incendie tout seul. Il allait prendre à la rivière toute proche une goutte d'eau dans son bec et, passant courageusement par dessus les flammes, allait lancer sa goutte d'eau bien au cœur du brasier.

Quand les autres animaux lui dirent que tout seul il n'arriverait pas à éteindre l'incendie, il répondait que cela n'avait pas la moindre importance. L'important pour lui était de faire ce qu'il pouvait, de faire sa part. La morale de cette fable est que nous devons faire notre part, pour insignifiante qu'elle soit, pour la préservation de tous.

Pourquoi cette histoire contient une croyance létale ? Parce qu'elle laisse entendre que nous n'avons aucune responsabilité sur ce qui nous afflige, comme les animaux de la forêt qui ne sont visiblement pas responsable de l'incendie.

L'origine du feu importe peu, peut être était-ce même la foudre. Mais personne ne s'inquiète au juste de l'origine, tout le monde agit comme si cela n'avait pas d'importance. Ce n'est pas important de savoir ce qui produit le problème, ce n'est pas important de rechercher les causes. Une seule chose compte: faire son boulot, sa part.

Voilà une erreur basique de notre culture: attaquer les effets et ignorer les causes. Et cette histoire apparemment anodine masque adroitement cette erreur.

Est-ce que je veux ici suggérer que l'on ne fasse rien du tout et qu'il vaut mieux fuir la situation problématique ? Non bien sûr. Mais je suggère que ceux qui souhaitent faire quelque chose se mettent à faire quelque chose qui ait du sens. Au cas où ils ne sauraient pas quoi faire exactement, ils pourraient alors s'occuper à découvrir ce qui pourrait avoir du sens. En cas contraire toute action restera inutile, vaine.

Les actions significatives ne sont pas aussi évidentes qu'elles en ont l'air. Certaines paraissent adéquates mais sont déjà assimilées par le système. Et alors ? Même si vous utilisez un outil bien connu, vous pouvez toujours l'utiliser de manière différente. Les premiers hackers sont un exemple de personnes qui ont découvert des manières singulières d'utiliser un système connu par tous. Ils se sont mis à utiliser le réseau informatique d'une manière que les propres créateurs du système étaient loin d'imaginer.

Il ne faut pas agir sans connaître ni se conformer avec l'ignorance. Considérez les failles et brèches du système et, avant tout, essayez de savoir qui est votre véritable ennemi. Qu'est-ce qui a provoqué le feu dans la forêt ? Qu'est-ce qui l'a alimenté et a favorisé sa propagation ? On ne peut rejeter la faute sur un dieu ou sur la nature humaine, ou encore tout autre chose qui soit au delà de notre compréhension. Ni même tous les habitants de la forêt ne pourraient éteindre le feu s'ils se mettaient à jeter ensemble des gouttes d'eau sur le feu si, en même temps, ils n'arrêtaient pas d'alimenter le feu en 'combustible' qui aide justement à son maintien et sa propagation.

Il faut découvrir d'abord ce qui a provoqué et ce qui maintient le 'feu' avant de courir pour 'faire sa part' aveuglément.

2. Élever la raison.

Quand nous disons que l'homme est seulement un animal, il convient de ne pas confondre l'homme avec l'homme civilisé. S'il y a continuité entre l'homme et la nature, il n'y a pas continuité linéaire entre civilisation et nature. L'objectif de la nature n'a jamais été d'engendrer la civilisation, ni même la rationalité humaine. L'évolution ne mène pas les êtres à des chemins déjà tracés, pré-déterminés. Il y a une tendance à penser qu'après nous une autre espèce intelligente surgira et connaîtra les mêmes erreurs que nous commettons actuellement, parce que c'est naturel et inéluctable, le destin inévitable des êtres vivants.

Avancer cela est aussi prétentieux que de dire que le destin des êtres vivants est de croître sans arrêter, comme le dinosaure.

Ce que nous appelons rationalité nous paraît la chose la plus importante de l'univers mais c'est seulement l'opinion vaniteuse de notre propre rationalité. Il n'y a pas de relation de nécessité entre évolution et développement de toutes caractéristiques. L'apparition de structures complexes sur cette planète est due au hasard, elle n'était pas pré-déterminée....

Nous avons classé les êtres vivants en mettant l'humain au sommet parce-que nous n'avons pas d'autres critères pour les séparer hormis la ressemblance avec nous. Ce que nous appelons complexité et simplicité vient de critères formateurs de l'être humain. Nous qualifions de simples ou primitifs les êtres qui possèdent peu ou moins de quelque chose que nous considérons essentiel. La rationalité n'est pas la plus grande conquête de la nature, elle est tout au plus la plus récente. Élever le degré de rationalité n'est pas toujours ce qu'il faut viser parce qu'il n'y a pas de linéarité dans l'évolution qui partirait d'un point et s'étendrait à l'infini. Aucun développement naturel ne tend jusqu'à l'infini et c'est cette limite qui génère l'équilibre du système.

L'idée de perfectionnement de la raison prétend que nous devons améliorer notre rationalité pour atteindre un bien supérieur. Cela veut dire être plus parfaits dans ce que nous considérons comme plus important. Comment quelqu'un peut juger ce qui est le plus important pour nous et pour l'univers ? Nous pourrions considérer les choses ainsi seulement dans la mesure où nous penserions connaître les objectifs de l'univers. Comment définir ce qui serait la caractéristique la plus importante de l'univers si déjà nous connaissons si peu de choses de lui ? Comment pourrions-nous devenir parfaits vis à vis de l'univers si nous suivons seulement notre propre concept de perfection ?

3. Respecter notre culture.

Il semble y avoir une contradiction à prétendre que respecter la diversité des cultures inclut le respect de notre propre culture dans tout ce qu'elle fait. Si d'abord nous établissons que nous n'avons pas le droit de choisir les cultures qui peuvent ou non exister il est évident que nous contrarions déjà notre propre culture, car c'est exactement ce qu'elle fait.

Si vous déclarez qu'une culture doit être respectée peu importe ce qu'elle fait, alors comment faire vis à vis d'une culture qui assimile et détruit systématiquement toutes les autres ?

A accepter ces deux propositions nous arrivons à créer un énoncé contradictoire: ' Je dois respecter toutes les cultures que je ne respecte pas'.

Il n'y a pas moyen de respecter notre culture et d'admettre que les cultures doivent être respectées en même temps. Il n'y a pas moyen de respecter la colonisation de l'Afrique et des Amériques, les Croisades et la Sainte Inquisition et prétendre que nous respectons également la diversité. Ces événements ne sont pas perdus dans le 'passé noir' de l'homme, ce sont des éléments qui font

parties de notre culture et qui se répètent de temps en temps sous de nouvelles formes. Nous ne nous éloignons pas de la barbarie en devenant civilisés, nous la transformons seulement en quelque chose de contrôlable, plus indirecte, davantage impersonnelle mais surtout beaucoup plus efficace et létale.

Ce qui nous entraîne à poser la question suivante: 'Pourquoi ne pas détruire la diversité ?' Si même l'évolution nous a finalement doté de ce pouvoir, pourquoi ne pas l'utiliser ?

Je peux seulement supposer un motif, qui n'arrivera peut être pas à convaincre tous ceux qui pensent ainsi: Le sens de l'évolution jusqu'à présent a été de promouvoir la diversité. Nous sommes partis d'une forme de vie unique et sommes devenus milliers d'espèces différentes grâce à l'évolution. Il semblerait donc que notre mode de vie actuel crée les conditions où ce processus naturel pourrait être inversé, mais nous ne pouvons supposer que nous arrivions à faire cela pour des motifs biologiques. Une des raisons pour que nous ne puissions supposer cela est que ce n'est pas une adaptation génétique au milieu qui nous a transformés en êtres qui détruisent la biodiversité mais bien une adaptation culturelle qui se base sur le contrôle de la production des aliments. La destruction de la diversité est seulement un effet collatéral indésirable.

Nous croyons que le contrôle de la production d'aliments améliore la vie de tous les êtres humains. Quand il sera enfin clair que cela ne peut être vrai et qu'il n'existe pas seulement une manière de vivre qui soit correcte pour tous les êtres humains, il sera peut être possible de revoir les fondements de cette culture. Ce n'est pas clair encore car en dépit du fait que les éléments sont bien connus, les relations entre ceux-ci et ce que nous appelons les 'problèmes globaux' n'ont pas encore été établies. Par exemple nous ne mettons pas en relation les éléments écologiques avec les données économiques. Bien que toute corporation moderne insiste pour se déclarer 'écologiquement consciente' le modèle de croissance soutenu est trompeur: préserver, recycler, ré-utiliser et réduire sont des mesures palliatives.

Le développement économique continue d'être basé sur le contrôle de la production d'aliments. Ces relations restent ignorées et cela entraîne la masse à conclure que le problème réside entièrement dans le propre être humain, dans l'essence de l'humanité. Même s'il y avait une erreur fondamentale dans la nature humaine, comment pourrions-nous la percevoir sans connaître le critère de la nature ? Quand nous jugeons l'être humain fondamentalement défaillant nous commettons la même erreur que ceux qui le considèrent fondamentalement supérieur.

Respecter notre culture, notre vision du monde, notre mode de vivre amène inévitablement à ne pas respecter la diversité culturelle et biologique, à voir le monde comme objet jetable et notre mode de vivre comme le seul acceptable pour toute l'humanité.

Présenté ainsi, il peut paraître contradictoire que quelqu'un puisse encore respecter des choses pareilles. En fait c'est par respect à la vie que chacun de nous, au moins une fois dans la vie, a cru que ce sont les gens qui doivent changer. Et c'est par des motifs induits par notre culture que nous avons laissés encore très tôt ces interrogations de côté ou que nous les avons mis sur des perspectives absurdes dont les conclusions ne paraissent ridicules qu'aux nihilistes: il n'y a rien d'autre à faire que mourir ou ne pas avoir existé. Si cela est vrai, alors la nature a commis une grande erreur et non le peuple qui a inventé notre culture. Si cela est vrai, nous connaissons le critère qui départage le vrai du faux dans la nature parce que nous savons où elle a failli et où elle doit être corrigée. Il nous est facile de croire que l'on sait des choses ainsi parce que nous sommes entraînés pour prendre la place de la nature dans la décision du comment le monde doit fonctionner. Cette vision peut paraître étrange, formulée ainsi, mais c'est ainsi que le système continue de fonctionner comme aussi toutes les institutions qui coexistent avec le système et l'acceptent d'une manière ou l'autre. Pour un exemple on peut se référer au troisième chapitre de la Bible.

4. Changer l'individu

Il y a cette histoire de constructeur de voitures.

Pendant neuf ans cette usine produisait des autos qui fonctionnaient très bien. Évidemment elles n'étaient pas parfaites mais la grande majorité ne présentaient aucun défaut et les problèmes restaient l'exception. Cependant la dernière année il y eu un changement complet des ateliers de montage et de la manière de monter les autos. Un changement assez radical car les ressources robotiques assurèrent dorénavant toute la ligne de montage. Le résultat fut que la productivité de l'usine a augmenté considérablement mais également le pourcentage de défauts des autos a augmenté en proportion supérieure.

Chaque jour beaucoup d'autos étaient produites mais chaque jour beaucoup d'autos défectueuses étaient livrées malgré les contrôles. A la fin de la dixième année la proportion d'autos défectueuses était devenue majoritaire. Les autos présentaient toutes sortes de problèmes et les responsables devenaient perplexes. Pour commencer ils examinèrent chaque auto défectueuse pour déterminer ce qui se passait exactement et décelèrent des problèmes évidents de montage: pièces mal installées, boulons trop ou pas assez serrés, ... Pour y remédier ils ont décidés d'engager une grande équipe de mécaniciens qui avaient pour missions de réviser minutieusement chaque auto avant qu'elle ne soit livrée.

Ainsi ils arrivèrent à diminuer le nombre d'autos présentant des défauts au sortir de l'usine mais ne purent empêcher d'autres défauts d'apparaître après quelques temps d'usage.

Des rumeurs commencèrent à circuler et les critiques visaient le nouveau mode de production au lieu du fonctionnement de chaque auto en particulier. La direction de l'usine est rapidement montée au créneau disant: 'Il est évident que le problème n'est pas dans la ligne de montage. Elle est bien meilleure et performante aujourd'hui qu'il y a un an. Et le fait que nous arrivons à monter maintenant cent fois plus d'autos en est la preuve la plus éclatante. Le problème est celui des autos qui ont toujours présentés l'un ou l'autre défaut. Maintenant ils paraissent décuplés parce que nous montons davantage de voiture en moins de temps.' Et il poursuivit: ' Ce n'est pas notre manière de monter des autos qui est défailante mais bien le matériel dont nous disposons et il n'y a rien que nous puissions faire parce qu'il en a toujours été ainsi et rien ne pourra changer. Nous devons nous conformer et accepter ces failles comme faisant partie du fonctionnement normal des autos. Nous devons redoubler de vigilance pour réparer les autos aussitôt que possible et le mieux possible. Nous devons mettre à la ferraille celles qui sortent de ligne de montage trop défectueuses, avant qu'elles ne causent des accidents. Nous devons réparer les routes et former les usagers,'

De cette manière les réparations préventives se multiplièrent, les recals,... Les coûts liés aux réparations successives et aux immobilisations de véhicules augmentèrent de manière vertigineuse. Les garages se remplirent de véhicules défectueux attendant d'être réparés ou dont la réparation s'est révélée problématique. Chaque fois plus de véhicules sont laissés par leur propriétaire dans les garages car ils ne sont plus très sûrs. Les autos considérées réellement dangereuses sont détruites méthodiquement dans de grandes installations aux abords de la ville.

Cette fable illustre la manière avec laquelle nous traitons nos problèmes d'éducation. On ne cherche pas les problèmes dans la formation des personnes, mais bien dans le comportement des personnes, dans les opinions et croyances personnelles.

Pourquoi ne questionnons-nous pas les croyances culturelles, les croyances partagées entre tous ? La raison paraît simple et capable d'offenser beaucoup de monde: c'est justement parce qu'elles sont largement partagées qu'elles paraissent correctes. Les intellectuels sont experts dans l'art de critiquer la croyance des autres, mais ils ne sont pas capables d'avoir un regard critique sur leurs propres

croyances. Ce que nous allons dire maintenant exige une lecture calme. C'est seulement une phrase, mais il faut la lire attentivement:

Le fait d'avoir des croyances largement partagées ne les rendent pas nécessairement vraies.

La prévention de nos problèmes ne peut pas se résoudre simplement en manutention préventive quand la propre culture peut être problématique. La culture est le système de valeurs qui est transmis à tous nouveaux citoyens au travers de l'école, des médias, des arts, des religions.....

Prévenir n'est pas remédier simplement aux effets, aux failles. Prévenir c'est éviter que les failles se produisent.

Si tout le monde croyait vraiment que prévenir est meilleur que remédier, on ne dépenserait pas autant d'argent en prisons et en écoles. Parce que d'un certain point de vue ces deux institutions se valent: elles visent à restreindre les actions nocives des individus et dérivent les impulsions vers des actions inoffensives, mais elles ne changent rien au fait que le système continue de récompenser l'ambition et la dissimulation et qu'il y a chaque fois davantage de pouvoir entre les mains de la minorité.

Le show-bizz et les églises participent également et orientent les actions et pensées des individus loin de la réalité, sans bien sûr changer le système. Il se peut qu'il y ait des exceptions, mais la grande partie de ces institutions n'est pas touchée par la cause du problème, seulement avec ses effets sur l'individu. Il est évident que cela peut être volontaire vu qu'ils gagnent beaucoup d'argent de cette façon, comme les mécaniciens gagnent beaucoup d'argent avec les autos défectueuses.

5. Croire aux autorités

Un vieillard habitait dans un endroit assez retiré du monde, ses plus proches voisins habitaient à des jours de marche. Toute sa famille avait habité là depuis la nuit des temps.

Tous les jours il devait prendre un mauvais chemin, fort escarpé et dangereux, pour franchir un col et puiser de l'eau à une source. C'était le seul chemin qu'il connaissait, le seul qui était possible. Le vieillard vivait maintenant seul. En effet tous les siens, les uns après les autres, avaient été victimes de ce maudit chemin et avaient été happés par le vide de la vallée profonde. C'était devenu le chemin de la mort. Toutefois le vieux ne songeait pas à déménager pour rejoindre un endroit plus confortable pour vivre, il respectait la montagne et l'endroit où ses aïeux avaient vécu et étaient morts.

Un jour qu'il se préparait à prendre le chemin escarpé, il rencontra un touriste perdu. Avec un sourire accueillant, le vieillard demanda au touriste où il comptait se rendre. Le touriste lui répondit: 'De l'autre côté de la montagne, à l'endroit où il y a une belle roche et une source d'eau cristalline'. Le vieillard resta figé un moment et son visage resta impassible, puis lentement et d'un ton grave repris: 'Il existe bien un bel endroit comme vous venez de décrire là derrière cette montagne, mais le seul moyen d'y arriver est par le chemin muletier le plus dangereux du monde. Êtes-vous prêt à risquer votre vie ?' Le touriste se mit à se gratter la tête et puis, brandissant la carte de la région, il répondit au vieillard qu'il n'était pas nécessaire de risquer la vie vu qu'il y avait un pont qui menait de l'autre côté de la montagne. A entendre cela, le vieillard se mit à parler comme s'il parlait à un enfant naïf qui croit encore en contes de fées: 'Mon garçon, on vous a probablement raconté des histoires. Je vis dans ces montagnes depuis toujours, avant moi c'étaient mes parents, mes grands parents, mes aïeux et je vous assure de manière catégorique qu'il n'y a pas de pont par ici, tout ce qu'il y a est ce maudit sentier qui a eu raison de tous mes parents. Et si vous voulez connaître cette source il vous faudra affronter le danger de ce sentier, il n'existe pas d'autres chemins, il n'y en a jamais eu.'

Après une petite discussion concernant le mérite de chaque position: quel était donc la meilleure

option, suivre les orientations de la carte ou confier dans les enseignements ancestraux, le jeune touriste proposa un défi. 'Comme nous nous apprêtons à aller tous les deux à la source, on va voir qui va arriver le premier. Moi par le pont ou vous même par le sentier'. Le vieux se mit à rire car cela lui paraissait absurde et il accepta, un peu dédaigneux, le pari. Il déclara qu'il attendrait le touriste si toutefois celui-ci arriverait un jour. Le vieux emprunta alors ce méchant sentier et franchi le col, ce qui lui prit près d'une heure et beaucoup d'efforts et quand il arriva en vue de la source il aperçut le touriste perdu qui était assis près de la source et qui l'attendait visiblement depuis un certain temps.

Le vieillard un peu surpris chercha autour du touriste l'indice d'un hélicoptère ou de tout autre moyen qui aurait pu l'aider à arriver jusque là avant lui. Il n'y avait rien. 'Je vous avais dit qu'il y avait un pont' dit-il au vieillard. Celui-ci répliqua: 'Il n'y a pas de pont.'

Alors le touriste continua: 'Je savais que vous alliez douter encore, aussi j'en ai pris une photo avec mon Polaroid. Regardez, voyez par vous même.' Le vieux regarda un moment la photo puis la rendit au touriste en concluant: 'Ce pourrait être n'importe quel pont.' Le touriste lui demanda alors: 'Quand avez vous été de ce côté là pour la dernière fois ? Venez avec moi, allons voir ce pont, il est à deux pas.'

Le vieux se renfrogna un peu et déclara: 'Jamais nous n'avons été de ce côté là car de ce côté là il n'y a rien, il n'y a jamais eu quoi que ce soit. Aucun pont n'aurait pu être construit de ce côté, nous avons toujours su cela. Ma famille a passé des générations à franchir ce col par ce sentier muletier parce qu'il n'y avait pas de pont et il n'y en aura jamais. C'est pour ça que nous sommes les plus habiles et courageux parmi les montagnards. Vous n'êtes qu'un touriste naïf avec une carte et un appareil photo. Vous ne pouvez pas en savoir davantage que moi sur ces montagnes. C'est ma famille à moi qui a vécu et est morte ici, non la vôtre. Donc sachez où se trouve votre espace et respectez le mien.'

Ayant terminé, le vieillard puisa l'eau qu'il était venu chercher et rentra chez lui, par le sentier de la mort. La seule chose qu'il garda de cette rencontre fut que le touriste avait évidemment trouvé un autre moyen pour arriver à la source vu que logiquement il n'aurait pu emprunter un pont qui n'existe pas.'

La difficulté à accepter des relations entre des faits simples ou trop évidents pour expliquer de vieux problèmes, depuis toujours considérés comme extrêmement complexes, est naturelle, surtout s'il s'agit de problèmes fondamentaux. Il est commun de croire que de vieux problèmes seront résolus seulement quand il sera possible d'y ajouter de nouveaux éléments et qu'aucun élément central de ce qui a été tenté jusqu'alors ne soit retiré parce que ce serait perçu comme une rétrocession.

La question est: 'Est-ce que cela est scientifique ? Est-ce bien raisonnable ?' Nous croyons que c'est seulement nécessaire ou utile pour la permanence immuable des mêmes fondements dans n'importe quel système. Peu importe de savoir quels sont exactement ces fondements, ce qui compte est qu'ils sont maintenus comme croyances et non comme des choses qui s'approchent de près ou de loin de quelque connaissance.

6. Notre histoire représente un progrès.

Nous avons l'habitude d'apprendre que notre civilisation représente des progrès techniques en terme de mode et de niveau de vie.

On nous a dit que la préhistoire est une période où les hommes passaient la plupart de leur temps à fuir les prédateurs et à chercher âprement de la nourriture. Ils n'avaient pas, semble-t-il, de réelles organisations sociales mais semblaient ébaucher une démarche timide vers quelques structures que nous connaissons mieux après. Ils n'avaient pas non plus de religions mais déjà présentaient le signal d'une certaine préoccupation quant à la mort et à ce qui se passe après réellement.

Alors, un beau jour, ils se seraient mis à jeter les bases de l'agriculture qui leur a permis de poser enfin le pied sur le bon chemin. Après avoir passé près de 90 mille ans à déambuler sans avoir beaucoup de choses à s'occuper, nous avons réussi, en seulement 10 mille ans, à construire ce qu'on appelle la civilisation, le degré suprême de l'organisation sociale humaine. Mais paradoxalement nous devons travailler beaucoup plus aujourd'hui qu'à ces époques. Même dans les régions les plus désertiques il n'était pas besoin de s'efforcer beaucoup de temps chaque jour.

L'autre erreur est de confondre tous les types de travail de la terre avec ce que nous appelons l'agriculture. Beaucoup de tribus cultivaient et cultivent encore la terre, mais non pas de manière expansive, non pas de manière à arriver à contrôler la production, mais seulement comme une forme de favoriser la croissance des plantes préférées.

Il n'est pas vrai que la rareté de l'aliment a provoqué la fin du nomadisme et que nous avons commencé à nous fixer en régions déterminées parce qu'il y avait là des aliments en abondance. S'il y avait vraiment eu famine, la population entière auraient eu le temps de mourir de faim avant les premières récoltes.

Ce n'est pas vrai que rien ne se soit fait pendant ce temps. Beaucoup de choses ont été développées qui n'existaient pas avant nous. De fait il a été nécessaire beaucoup d'années, beaucoup de générations, beaucoup de créativité et d'imagination pour les développer. Des choses comme notre langage hautement articulé, une grande diversité culturelle, cette foison d'histoires et de contes qui représentent et synthétisent les connaissances ancestrales sur le fonctionnement du groupe dans tous ses aspects et complexités, l'art de vivre en groupe.

Ces choses ont été développées comme formes de survie et, comme toute caractéristique naturelle, elles ont été affinées au cours de milliers d'années par une sorte de processus sélectif. Il n'y a rien d'étonnant à dire que c'est notre manière de vivre qui nous garantissait la survie. Non pas que nous étions des personnes meilleures, nous n'en étions pas, mais parce que nous sommes des êtres vivants, et que tous les êtres vivants s'organisent de la meilleure manière possible pour la survie. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ? Ce qui est étonnant est que nous ne parvenons pas à vivre ainsi et nous voulons une société meilleure parce que nous savons que notre manière de vivre actuelle représente une menace pour notre propre continuité. Est-ce que nous serions différents du reste de la nature ?

Ce sont là les conclusions des penseurs de notre culture: il y a une dichotomie entre l'homme et la nature. Il n'y a pas ici d'espace pour expliquer pourquoi c'est absurde mais il suffit de dire que nous vivons actuellement une situation critique, celle où une espèce vit d'une manière insoutenable. Cela arrive évidemment quand l'espèce est en voie d'extinction.

Une objection classique réside dans les taux de progression démographique toujours positifs, donc nous serions au contraire très bien adaptés aux processus naturels. Démontrer la naïveté de ce raisonnement serait fastidieux, il nous suffit cependant de se rappeler de la chaîne de montage des

autos. Une fois modernisée elle arrive à produire davantage de véhicules, mais le taux de produits défectueux augmente également. L'expansion quantitative est inutile parce qu'elle se trouve grevée par une décadence qualitative.

Pour revenir à la fin du nomadisme, ce n'est pas vrai que les conditions de vie d'alors laissaient à désirer. Peut-être paraissent-elles ainsi en fonction de nos standards actuels, mais nous sommes très mal habitués. Nous avons beaucoup de technologies et nous dépendons chaque jour davantage d'elles pour vivre. En compensation les pathologies psychologiques augmentent en nombre et en intensité et les traitements deviennent complexes, chers et peu efficaces.

D'autres facteurs négatifs peuvent être vus dans les critiques développées par Capra et Huxley concernant les problèmes de l'administration de la santé en général. Nous arrivons à augmenter la souffrance. Cette souffrance vaudrait la peine si nous arrivions réellement à améliorer la santé du plus grand nombre d'individus possible.

Ce qui se passe est que nous avons un plus grand nombre d'individus vivants, mais un nombre réduit d'individus sains, si l'on considère la santé dans son concept le plus large. Nous rappelons ici que nous ne pensons pas avoir été de meilleures personnes auparavant mais que les conditions de vie étaient favorables à la survie.

Mais s'ils étaient favorables, pourquoi en avons-nous changé ? Cela aussi est un mystère. Les adaptations ne procèdent pas du moins favorable au plus favorable, elles arrivent de manière aléatoire et seulement les plus favorables se perpétuent. Avant il y avait des personnes qui vivaient selon des modes de vie favorable à la survie et au bien être. Ces modes de vivre se sont perpétués augmentant la qualité de vie et non la quantité, tandis que le nôtre actuel fonctionne de manière inverse.

Pour répondre à une dernière objection qui évoque la possibilité de coloniser d'autres planètes pour y répandre notre mode de vie il faut lire le premier chapitre de *Milliards et Milliards* de Carl Sagan. Tant que notre problème fondamental de civilisation n'est pas résolu, toutes nos solutions ne feront que repousser une catastrophe inévitable et ne pourront que perpétuer à l'infini la souffrance.

7. La civilisation est le produit final de l'évolution

Quand nous disons que l'homme se distingue des autres animaux nous ne parlons pas d'une différence commune, comme toutes les espèces ont entre elles, mais bien d'une différence radicale entre l'espèce humaine et toutes les autres espèces.

Cette différence est la rationalité. L'idée que cette différence installe l'homme dans une position avantageuse vis à vis de toutes les autres espèces implique que la rationalité est un catalyseur de l'évolution, ou encore: que l'évolution amène nécessairement les espèces sur le chemin d'une rationalité chaque fois plus grande.

Cette idée est traditionnelle, c'est la division traditionnelle entre minéraux, végétaux, animaux et hommes.

Cette classification est faite tout d'abord par l'observation de l'accroissement de quelque chose qui s'approche de notre rationalité. Donc l'objectif de l'évolution de la vie sur cette planète était bien de créer des êtres humains qui représentent donc l'objet dernier de la création, et à cause de cela il n'y a plus de besoin d'évolution naturelle.

Ce qui est nécessaire maintenant est un autre type d'évolution, qui ne peut se donner que pour le niveau de l'humanité sur le chemin de la moralité et à un État meilleur: c'est l'évolution culturelle.

Selon ce dogme, notre civilisation domine le monde parce qu'elle est rationnellement supérieure, elle est arrivée à ce stade par vertu propre, par sélection naturelle.

S'il y a des problèmes dans la société, ils ne peuvent qu'être le fait de problèmes d'intégration des personnes dans ce modèle parfait ou alors du défaut d'application du modèle dans des régions 'sous-développées'.

Par exemple, le problème des pays pauvres est qu'ils ne sont pas suffisamment développés et celui des pays riches est que des personnes particulièrement mauvaises en font un enfer: les mauvais politiques, les assassins en série, les vagabonds, les marginaux de tous bords.

En d'autres termes, le 'secret' de la liberté est que tous vivent selon les mêmes règles et que, par un motif mystérieux, cela ne crée nulle part d'inégalité. Nous disons que la raison en reste mystérieuse parce que l'inégalité est la cause justement des petites îles de prospérité que nous avons actuellement dans le monde.

Il n'existe pas jusqu'à présent de développement qui ne débouche sur un accroissement considérable de la consommation ce qui suppose, directement ou indirectement, l'exploitation d'autres populations et la destruction de la diversité.

Les personnes peuvent être habituées à entendre ce type de refrain. Si bien habituées qu'elles ne font plus attention à ce qui est dit.

Voyons certains extraits articles tirés d'encyclopédies:

'Des pas importants dans l'accroissement de la CULTURE supposent le développement d'outils, l'élevage et la culture de plantes, l'extension des villes et le développement de l'écriture.'

'La CULTURE HUMAINE s'est DEVELOPPEE en trois grandes phases. Ces phases sont les sociétés de chasseurs et de cueilleurs, les sociétés agricoles et les sociétés industrielles.'

Croyez-vous vraiment que que ces stades soient nécessaires pour le développement d'une culture ? Évidemment que non. Ces stades sont importants pour un type bien particulier de mode de vie: le nôtre. Il se fait que depuis des siècles nous sommes convaincus qu'il n'existe personne qui puisse vivre autrement que nous, et nous croyons pieusement qu'il n'existe pour l'humanité qu'une seule manière de vivre.

C'est ce qui arrive quand on met sur le même plan 'civilisation' et 'humanité'. Ce ne sont pourtant pas des synonymes. Cela arrive à tout moment et on ne s'en rend même plus compte. 'L'humanité génère des déchets toxiques', 'L'humanité est responsable pour la pollution de l'air, de l'eau et pour la destruction de la couche d'ozone.' Voilà donc des généralisations abusives et préjudiciables parce qu'elles diffusent l'idée que la faute de tout cela est à attribuer à l'humanité.

Il est évident que nier tout cela, comme de fait nous le nions pour les motifs déjà présentés, ne veut pas dire qu'il faut affirmer que la faute soit de Dieu ou de l'évolution, ou encore que les tribus primitives soient naturellement bonnes et nobles et qu'il nous faut vivre comme elles. Les personnes trouvent ces implications évidentes parce qu'habituées à percevoir le problème du point de vue reçu par l'éducation conventionnelle: 'L'erreur ne peut venir de la nature immuable des choses, le maximum que l'on puisse faire est essayer de changer les individus.'

Ou bien nous avons une faille naturelle et avons besoin d'être sauvé par quelque transformation interne, ou bien nous atteignons un stade évolutif qui en arrive naturellement à amener la planète au bord de sa destruction.

Pour répondre à la première, il nous suffit de rappeler que la sensation d'être naturellement en faute n'apparaît que chez les peuples qui vivaient déjà un mode vie semblable au nôtre. Cette sensation peut avoir pour origine l'intuition que certains problèmes sont naturels et indépendants des manières

de vivre. Cependant dans d'autres sociétés, même celles qui vivent dans des régions inhospitalières, il n'existe pas de signe de cette sensation de faille. Les missionnaires ont eu d'ailleurs beaucoup de mal pour faire comprendre aux indigènes qu'ils vivaient dans un état de perdition naturelle et que la seule solution serait d'adorer des dieux étrangers et d'adopter de nouvelles habitudes. Ce sont des choses que nous sommes non seulement prêts mais encore anxieux de faire chaque fois qu'il apparaît une nouveauté 'écologique' à la télévision ou quand un nouveau livre d'auto-aide vient nous 'enseigner' des secrets concernant la manière de changer de vie complètement et pour meilleur. Le fait que nous voulons chaque fois davantage de ces choses là devrait attester son inefficacité.

Pour répondre à la deuxième remarque il faut maintenant un peu plus d'imagination. Chacun peut affirmer que tout a une fin. Ce qu'il faut pour affirmer que l'humanité ou notre société représente la fin inéluctable de la planète suppose une connaissance beaucoup plus profonde sur le fonctionnement de la planète que celle que nous avons concernant le fonctionnement de notre propre corps.

Affirmer que nous sommes à détruire notre planète est une chose, affirmer que nous sommes **faits** pour cela en est une autre, complètement différente. Il serait très difficile de défendre cela comme une proposition scientifique parce qu'elle n'est réductible à aucun fait en particulier. De plus ce qui devrait être notre préoccupation première n'est pas la nature car celle-ci peut se régénérer, nous non.

C'est notre héritage génétique qui est en danger. Si nous le détruisons il ne restera pas un seul vestige de notre passage par le cycle de vie, l'univers continuera comme si on n'avait pas existé. Pour arriver à laisser quelque trace dans l'histoire de l'univers nous avons besoin de nous adapter encore une fois à notre milieu.

8. Nos religions ont une valeur universelle

Tout ce que nous comprenons par religion nous connecte d'une certaine forme avec un autre monde, un monde qui se trouve au delà de ce monde-ci.

Tout ce que nous appelons religion nous met dans une position singulière vis à vis des autres êtres vivants de cette planète. Nous sommes spéciaux non pas simplement pour être meilleurs mais bien pour être affligés par une certaine malédiction qui nous empêche d'atteindre le bonheur en agissant simplement suivant nos inclinaisons naturelles.

Notre idéal d'humanité représente une position encore plus spéciale au niveau de l'univers. Nos religions prétendent que nous sommes faits pour vivre en harmonie et dans le bonheur éternel. Cela est beaucoup plus que l'animal pourrait prétendre. Qui n'aimerait pas qu'une pareille chose soit possible ? C'est un appel à nos désirs les plus profonds, mais est-ce que ce que nous appelons de religion est pareil pour tout être humain ?

Les peuples esquimaux ont une religion bien différente. Leur déesse principale n'est pas un trésor de bonté mais au contraire est très vengeresse. Elle fait couler les barques qui sortent en mer pour aller à la pêche. Plus étrange encore, elle n'est pas une déesse créatrice, elle n'a pas participé à la création du monde esquimaux, elle est même une création des propres esquimaux. Elle même était une esquimaux dont le père l'a intentionnellement laissé se noyer. Depuis lors elle poursuit les pêcheurs.

La chose, chez eux, qui s'approche le plus de nos mythes serait peut être la croyance que certaines personnes se transforment en aurores boréales après la mort. Ce privilège est réservé toutefois, par exemple, à ceux qui se suicident.

Comment pouvons-nous comprendre les croyances esquimaux ?

Ils vivent dans un cadre hostile qui ne change pratiquement pas au long de l'année. Ils perçoivent un environnement constamment hostile et contre lequel ils doivent lutter durement pour survivre. Chez eux le suicide n'a pas la connotation négative que nous avons chez nous, il s'agit pour eux du droit de ne plus supporter la vie dans ces conditions extrêmes. Les prisonniers à perpétuité pensent un peu de la même façon.

Il n'y aurait pas de sens pour eux d'avoir un dieu infiniment bon vu que la figure même des dieux est directement dérivée de l'environnement où les personnes vivent. Les mythes esquimaux démontrent cela.

Notre dieu est un dieu dérivé du dieu solaire. Les peintures rupestres montrent que l'homme primitif savait déjà que toute la vie dérive du soleil et à cause de cela il lui vouait un culte.

Y-at-il réellement quelque chose de maléfique dans l'obscurité et quelque chose de bon dans la lumière, comme il est dit dans la bible, ou bien simplement nous pensons ainsi parce que nous avons peur de l'obscurité, où nous sommes plus vulnérables aux prédateurs par exemple ? Si nous étions chauve-souris, est-ce que notre dieu serait un dieu de lumière ?

Une chose que les religions animistes accepteraient facilement est que personne n'a besoin d'être sauvé. Personne n'est en état de perdition, tous nous sommes êtres humains dans le meilleur sens de la parole.

Il n'est pas besoin d'un autre monde. C'est dans ce monde-ci que tout se passe. C'est dans ce monde-ci que les esprits et les dieux se trouvent, mais pas exactement comme dans le spiritisme. Ces dieux et ces esprits ne sont pas totalement immatériels, ils ne sont pas abstraits. Si l'on arrivait à bout de toutes les rivières, on tuerait le dieu de la rivière, il disparaîtrait de notre mémoire en même temps que les rivières elle-même. Si une personne tombe dans l'oubli, son propre esprit n'existe déjà plus.

Tout cela se rejoint dans une seule chose par laquelle nous pouvons différencier deux types de religions: les rédemptoristes et les non-rédemptoristes.

Comme l'homme a plus de 100 mille ans, nous devons avoir suivi des religions non-rédemptoristes durant 90 mille ans, et nous avons inventé les religions rédemptoristes il y a seulement 10 mille ans. Qu'est-ce qui nous a amené à faire cela et pourquoi les religions rédemptoristes prolifèrent autant ?

Les religions rédemptoristes sont essentielles pour maintenir un mode de vie où le travail et l'expansion sont des valeurs, comme le nôtre. Ce sont des religions dont les croyances contiennent un idéal de l'être humain qui s'éloigne de la réalité et qui stimule les personnes à s'efforcer, à mettre l'idéal au dessus du réel.

Cela est utile pour une société qui valorise le travail et la production par dessus tout, ce qui arrive à différents niveaux dans les sociétés patriarcales.

Nous avons négligé d'être une communauté d'êtres humains, nous ne sommes qu'une société de citoyens. Il est important aussi, et nos religions nous la donne volontiers, que nous ayons la légitimité pour nous approprier des animaux, des plantes et de la propre terre, pour nous sentir la liberté d'agir à notre guise avec la nature. Le monde n'est déjà plus sacré, il n'a plus de valeur intrinsèque, il nous a été donné par nos propres dieux pour que nous en soyons les seigneurs absolus.

Dieu, quant à lui, n'est plus le dieu des animaux, il n'est plus le dieu de la terre, il n'est plus qu'un dieu humain. Il contrôle tout ce que les humains font, il contrôle même la manière dont ils font l'amour. Pour les délivrer du péché il est capable d'inonder le monde entier, se souciant fort peu de la vie des autres animaux. Les animaux sont simplement des visiteurs de notre arche. Si une espèce

ne nous est pas utile, nous l'exterminons très simplement.

Si dieu est unique depuis le début, pourquoi il est venu nous parler seulement ces derniers 10 mille ans ? Nous n'étions peut être pas digne avant cela ? Un animiste dirait que nous avons besoin de recevoir les lois des dieux pour savoir comment nous comporter. Mais nous avons toujours su comment nous débrouiller tout seul et chaque tribu a toujours été responsable pour ses lois coutumières.

Nous avons besoin de lois universelles pour un motif spécial: nous sommes universalistes, nous croyons avoir mangé du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal et à cause de cela nous connaissons une vérité qui est universelle et qui ne peut pas être niée.

Il n'y a pas moyen de nier l'influence des religions rédemptoristes dans la création et dans l'expansion de notre manière dévastatrice de vivre.

Elles ont besoin d'être questionnées si nous voulons résoudre les problèmes de notre culture.

Malheureusement, pour beaucoup, les religions sont les dernières choses qui devraient être questionnées. Nous n'attaquons pas ici les religions en général mais bien celles qui possèdent les fondements de notre mode de vie et qui les cautionnent.

Ces religions sont aussi destructrices des ressources naturelles que notre manière de vivre.

9. Le travail améliore le monde.

Notre système économique n'est pas seulement préjudiciable pour la population pauvre, il provoque la dégradation de la vie de chaque être humain qui y vit, même si ce n'est pas clairement visible. Un bon exemple se trouve dans notre alimentation et dans notre médecine.

Pour alimenter l'expansion économique, des produits peu chers et peu nutritifs sont vendus à grands renforts de campagnes publicitaires. Ainsi des aliments chaque fois moins nutritifs sont mis à la disposition des consommateurs. Les règles de l'économie bénéficient ceux qui vendent davantage. Ainsi il est plus lucratif d'investir davantage en propagande que dans la qualité des produits.

Les cultures sont devenues aujourd'hui une grande industrie, esclave de règles calquées sur le management exigé par les bailleurs de fonds. Pour produire davantage, les agriculteurs sont obligés à simplement reproduire des techniques fournies par les agronomes, et ils perdent leur liberté de produire. Ils sont devenus de simples fonctionnaires. Selon Capra, 'Ces techniques ne se basent pas sur des considérations écologiques mais sont inspirées par des impératifs de marché qui commandent toutes les filières de culture'. Dans cette 'industrie' les animaux sont maltraités et reçoivent une alimentation non adéquate, ils sont maintenus en vie à grands renforts de médicaments (antibiotique) et passent toute leur vie plongés dans une grande souffrance.

Pour les plantes les choses ne sont pas très différentes. Elles sont modifiées chimiquement pour résister aux parasites, et deviennent ainsi chaque fois moins nutritives. Tout cela provoque un impact environnemental important: le sol devient stérile, les rivières sont polluées par les résidus de pesticides et d'engrais qui s'y accumulent. Pour aggraver encore la situation, grande partie du coût de notre alimentation est due aux dépenses de transport. L'agroindustrie dépend donc du pétrole et de l'industrie pétrochimique, elle est dorénavant dépendante d'une ressource non renouvelable qui est la source de nombreux problèmes environnementaux et politiques dans le monde.

Ainsi nous pouvons dire que l'agriculture moderne est l'activité humaine la moins respectueuse de l'environnement et représente donc la plus grande menace à la permanence de la race humaine sur la planète.

On pourrait au moins se consoler en vérifiant que le gain et le niveau de vie des travailleurs agricoles se soient améliorés. Bien au contraire, les dettes des agriculteurs ont augmenté avec les prix du pétrole et il est devenu chaque fois plus difficile de gagner de l'argent en produisant des aliments à petite échelle. Ce type de travail, essentiel à notre existence est le moins sûr de tous les petits investissements. Seules les grandes entreprises sont parfaitement rentables dans ce secteur économique.

Le problème de l'agriculture se reflète et rejoint celui de la médecine. Pour commencer, une grande part du coût des traitements médicaux pourrait être évité par une alimentation plus saine. Les entreprises commerciales contrôlent depuis la formation des médecins jusqu'à la manière dont ils vont utiliser leurs connaissances. Et ceci en accord avec les intérêts des laboratoires qui fabriquent les médicaments et d'autres fabricants d'équipements hospitaliers. Cette manière de traiter la production des aliments et la médecine, deux domaines considérés comme primordiaux au bien être des personnes se retrouve dans pratiquement toutes les formes de travail de notre société. Ces problèmes ne paraissent pas avoir de solution isolément. Chaque fois que nous augmentons les budgets ou que nous créons des lois pour les corriger, nous constatons que nous arrivons seulement à en modifier la forme ou les effets et finalement nous les aggravons.

Les motifs avancés pour développer les processus d'industrialisation des fermes étaient l'insuffisance de la production d'aliments. La promesse était que la production d'aliments à grande échelle éliminerait la faim dans les pays pauvres. Ce qui arrive maintenant est que le problème de la faim tend à s'étendre quand beaucoup d'entreprises sont en train d'engranger de très gros bénéfices. Et on continue de croire que la faim est un problème qui pourrait être résolu avec davantage de technologie et l'augmentation de production.

Dans notre système économique, la technologie ne garantit pas la distribution égalitaire ni que la priorité soit donnée à la subsistance des populations qui vivent dans les régions productrices. Au contraire, la priorité est donnée à la grande exportation et à l'expansion infinie du marché.

La faim n'est pas la conséquence d'un problème de distribution d'aliments mais bien de la distribution des moyens de production. Cela signifie l'échec du modèle de production de l'agroindustrie actuelle et qu'il faudrait le démonter. Ce qui n'est pas une chose facile à faire. La même chose se répète dans toutes les aires de l'activité humaine, parce que toutes sont calquées sur le même modèle de production.

De la même manière, la vente de médicaments augmente de manière vertigineuse quand la santé de la population se dégrade dramatiquement.

Serait-il déraisonnable de se demander si nous allons dans la bonne direction avant de vouloir accélérer encore davantage la vitesse ?

10. Nous avons besoin d'un État qui soit meilleur

Nos lois ont été faites pour être suivies rigoureusement. Sans cela la société se transformerait en chaos. Mais depuis combien de temps les lois existent-elles de cette forme ?

Les grecs considéraient que toute personne vivant hors de la 'polis' ne pouvait être que 'sauvage' et les catholiques imaginent que celui qui discord de la Bible ne doit pas être une personne de confiance. Nous imaginons que sans État constitué pour donner et faire accomplir les lois il est quasi impossible de vivre en société pour très longtemps.

Les découvertes récentes tendent à montrer que l'aventure humaine remonte déjà à plus de cent

mille ans et logiquement nous inciteraient, mais personne semble-t'il ne s'est encore disposé à le faire, à chercher à savoir comment l'homme a survécu aussi longtemps sans avoir d'État et ceci dans des sociétés pourtant organisées.

Il ne fait aucun doute que quelque chose les régulaient et, à la différence de nos lois, les lois tribales sont si nombreuses et diverses qu'on ne peut dire qu'elles sont calquées les unes sur les autres. Elles sont bien distinctes et radicalement différentes les unes des autres. Comment expliquer qu'aujourd'hui nous estimons si nécessaire ce type de lois, uniformes sur toute la planète, telles qu'elles existent actuellement.

Les lois de nos ancêtres n'étaient pas focalisées sur la punition et la rétribution, elles l'étaient sur la restitution. Il ne traitait pas de ce que l'on peut ou non faire mais bien sur quoi faire quand une situation conflictuelle se présentait pour rétablir l'harmonie de la manière la moins destructrice possible.

Ces lois n'étaient pas formulées à partir de théories sur la justice, elles étaient élaborées par l'expérience de conflits antérieurs et passaient de générations à générations par la tradition orale. Ce sont des outils acquis et affinés par la sélection naturelle. Chaque tradition tribale ayant sa manière particulière de traiter les conflits en accord avec ce qui se montre le plus avantageux pour les membres. Ceci est sagesse pratique, une extension de ce que nous utilisons encore pour résoudre les conflits au sein de petits groupes, amis, familles, collectivités, parce que ce sont là des structures qui se rapprochent le plus de celles d'une tribu.

Avec le contrôle et l'expansion des territoires, les personnes ont été obligées de vivre en groupes beaucoup plus grands que ceux auxquels ils étaient habitués et naturellement adaptés. Pendant leur assimilation les personnes abandonnèrent les traditions tribales au profit d'une organisation centralisée et d'un mode de vie de masse.

Cette masse avait besoin de critères communs pour décider quoi faire quand un conflit éclatait parce qu'ils avaient perdu les références spécifiques à leur groupe antérieur. On aurait ici la vraie racine du chaos social. Devant l'urgence pour ramener les choses en ordre, les dirigeants ont été poussés à élaborer des lois qui n'étaient rien d'autre qu'une série d'interdictions accompagnées d'une liste de punitions pour ceux qui les enfreignaient.

Ainsi les autorités comptaient bien réduire le nombre de conflits ou tout au moins faire en sorte que les personnes restent tranquilles. Évidemment, ni la meilleure des justices fut capable de réduire ou même de diminuer les dommages consécutifs aux problèmes relationnels entre les personnes simplement parce que les prohibitions n'éliminent pas l'inclination naturelle de l'homme pour le débat, le conflit. Donc nous voyons naître la figure du coupable, du criminel, du pécheur, celui qui doit rétablir l'ordre, l'honneur ou le respect par sa souffrance ou ses dépens.

Cela est devenu possible parce que les moyens de production s'étaient transformés de telle manière que les individus ont perdu de leur importance au profit de la masse. Dans un groupe restreint chaque personne est importante et fait la différence pour la survie du groupe. Une tribu qui insisterait à multiplier les préjudices au lieu de les minimiser n'arriverait pas longtemps à survivre. Au sein d'une masse il est plus facile de tuer, d'emprisonner, de mettre à l'amende ceux qui présentent des difficultés que de se pencher réellement sur la résolution des problèmes. Ce qui peut provoquer la banalisation du crime, la méfiance mutuelle et une série non limitée d'autres problèmes. Au contraire, au sein de groupes où les personnes dépendent très fort les unes des autres il est très difficile de rencontrer violences, vols ou d'autres agressions. Sans traditions communes auxquelles recourir, les personnes ont besoin d'un État pour définir ce qui est juste et ce qui est fautif ainsi que pour punir ceux qui sont en faute. En dépit du fait que les concepts d'État et de lois ont déjà changés plus d'une fois, on n'a toutefois

pas encore réfléchi suffisamment sur les fondements même de l'État et de ses lois, créées il y a quelques siècles tout au plus. Ce sont là des concepts élaborés par des personnes qui savaient relativement peu de choses sur le passé de l'homme. Ils ignoraient presque tout des modes de vie qui se sont succédés pendant des milliers d'années avant nous et, même ainsi, l'instabilité et le caractère éphémère des organisations primitives devraient être des prémisses de base pour les théories de formation de l'État qui sont utilisés jusqu'aujourd'hui.

11. Le monde est entre nos mains

Nous sommes habitués à entendre dire que la protection de l'environnement est de notre seule responsabilité. La vérité est notre exclusivité à être la seule espèce qui arrive à détruire sciemment notre planète. Ici le terme 'espèce' est mis pour une double raison: d'abord elle suppose une dichotomie entre l'homme et la nature, ensuite on peut ainsi ignorer les peuples pré-historiques ainsi que les peuples non-civilisés contemporains.

Pourquoi l'environnement a besoin d'une protection ?

De quoi a-t'il besoin pour être protégé ?

De la nature humaine ?

Comment la nature humaine arrive-t'elle à menacer la propre nature et comment pourrions-nous laisser l'une et l'autre meilleures qu'elles ne sont actuellement ?

Les écologistes ne donnent pas de réponses et nous disent seulement qu'il nous faut moins polluer. Ils ignorent qu'il est encore nécessaire pour cela changer radicalement notre mode de vivre vu que de celui dépend de l'exploitation de moyens qui augmentent infiniment la production de biens matériels.

Ils n'expliquent pas comment on pourrait diminuer la pollution et continuer l'expansion de notre économie. Si une entreprise arrête aujourd'hui de polluer l'environnement, demain elle va devoir trouver un autre moyen pour rester concurrentielle, elle va retomber dans la même ornière un peu plus tard.

Pour utiliser un raccourci, on nous dit que nous devons devenir de meilleures personnes mais qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un système qui soit lui aussi meilleur, il suffit seulement de changer quelques lois et quelques habitudes. Quand de nouvelles formes de production sont élaborées et suggérées, elles sont programmées en suivant les mêmes raisonnements qui nous ont déjà apportés les problèmes actuels. Pourquoi devons-nous croire que cette fois-ci ça va fonctionner ?

Il est évident que si les personnes qui participèrent des premières tentatives aéronautiques avaient renoncés aux premiers échecs on n'aurait jamais pu inventer l'avion. Mais cela a pu se faire parce qu'ils expérimentèrent différentes visions et pas seulement différents projets.

S'ils avaient insisté sur une vision qui contrariait les lois de l'aérodynamique (donc avant même que cette science soit née), ils auraient pu faire des projets à l'infini et jamais n'auraient été bien loin.

Nous pouvons ainsi parler d'un type d'intervention qui provoque l'effet 'Ouroboros'. Ouroboros est cette figure mythique du serpent qui mange sa propre queue. Au début il a l'impression qu'il se restaure mais ce n'est qu'une question de temps car, peu après, il s'aperçoit qu'il n'est pas possible de continuer, on ne peut poursuivre le repas.

Les effets Ouroboros arrivent généralement quand on n'a pas pris en compte tous les facteurs pour la formulation d'une solution.

Ceci ne veut pas dire que nous devons connaître d'une manière approfondie l'essence même d'une chose pour résoudre un problème.

Personne ne peut s'asseoir et attendre de connaître exactement la nature humaine pour alors commencer à traiter de questions comme le racisme, le machisme, la corruption.

De la même manière, personne peut affirmer que la solution soit simplement d'exterminer tous les humains pour évoluer, parce que dans ce cas cette personne saura déjà que le problème est la propre nature humaine. Il ne s'agirait encore que d'un dogme car il n'est pas possible d'affirmer quoi que ce soit de semblable étant soit même un être humain..

Notre mode de vivre contredit au moins une loi de biodynamique: la prédominance de la biodiversité.

S'il y a quelque chose que nous pouvons affirmer sans risque d'erreur concernant le fonctionnement de la nature, c'est qu'elle favorise la diversité en toutes ses instances.

S'il y a quelque chose que nous pouvons affirmer concernant notre mode de vivre c'est qu'il exige partout l'uniformité, l'assimilation et la massification car il se considère universel.

Il existe basiquement deux types d'intervention qui causent des effets négatifs inattendus:

- 1) Provoquer, intensifier ou additionner des éléments considérés positifs
- 2) Empêcher, éliminer ou réduire des éléments considérés négatifs

Dans les deux cas les interventions interviennent sans continuité parce qu'elles se basent sur des structures partielles et auront tendance à aggraver ce que l'on cherche à corriger vu que les efforts s'additionnent.

Exemple 1: Une ville où les administrateurs sont aux prises avec un problème: le nombre de personnes qui vivent en rue. Le gouvernement met au point un programme qui prévoit la construction d'abris ainsi que la distribution de repas. A savoir cela les personnes qui vivent dans la précarité dans d'autres villes sont attirées et viennent grossir le contingent initial.

Exemple 2: Le service forestier américain préoccupé par les incendies de forêts a investi dans la prévention éteignant le plus rapidement possible tous les petits foyers spontanés qui apparaissaient. Cela a provoqué au long du temps l'accumulation de matériel inflammable un peu partout dans la forêt sous la forme de branches bien sèches, ce qui ne manqua pas de provoquer peu après un formidable incendie qui a pu s'étendre très rapidement et n'a pu être que difficilement contrôlé. Il y aurait encore beaucoup d'exemples à donner de ce type d'intervention dans l'histoire de la tentative de l'homme pour contrôler ou corriger la nature.

Nous ne pouvons comprendre complètement que les systèmes les plus simples. Même sans savoir exactement ce que nous pouvons faire, il y a certaines choses que nous pouvons éviter.

Nous pouvons par exemple éviter d'utiliser pour des problèmes fondamentalement différents la même forme de raisonnement de manière insistante ou encore éviter le travers commun qui est de prétendre qu'il existe des solutions universelles pour tous les problèmes.

L'implantation de nouvelles technologies a rendu possible la Révolution Verte, la grande industrialisation de l'agriculture. C'était quand on craignait ne pas pouvoir produire d'aliments suffisants pour alimenter la population mondiale, qui était de six milliards d'habitants.

La population se duplique chaque fois plus rapidement, la dernière fois il n'a fallu que cinquante ans.

La Révolution Verte a été joyeusement commémorée, mais aujourd'hui nous nous rendons compte de ses conséquences désastreuses pour la santé humaine, pour l'environnement, pour la faune.

Ce n'est pas avec une Révolution Verte que nous allons arrêter de nous mordre la queue. Ce type d'attitude n'est autre qu'une bouchée plus grande, désespérée et pathétique.

Nous ne pouvons pas croire aveuglément à la science et à la technologie et pour cela nous devons nous méfier quand on nous propose de manière tant insistante des choses comme les OGM et les biocombustibles comme solution.

En réaction nous pouvons voir une frange de la communauté arriver à la conclusion que tout sera

résolu quand nous aurons armé, encadré la nature et la faune.

C'est plus commode, et plus avantageux pour les entreprises, de culpabiliser les personnes et d'éviter ainsi d'affronter les motifs historiques, surtout quand ils remontent aux origines de la civilisation.

Les gens considèrent que la pollution n'est autre chose que la conséquence de mauvaises habitudes, qui sont venues de l'industrialisation et peuvent être éliminées au moyen de l'éducation et des technologies propres, sans rien changer au système qui se trouve à la base.

En résumé, ils croient à l'investissement de capital, au travail et à la science qui traitent la nature comme fournisseur de ressources et réceptrices de résidus.

Il est un peu illogique de continuer à faire les mêmes choses et d'espérer avoir un résultat différent.

Nous avons commencé à établir une maîtrise sur cette planète longtemps avant l'industrialisation et pour maîtriser quelque chose nous avons besoin de savoir comment elle fonctionne.

Longtemps nous avons eu la conviction qu'il était possible de savoir comment la nature fonctionne dans ses détails les plus infimes. Nous nous trompions lourdement mais notre mode vivre était déjà contaminé avec cette idée.

Aujourd'hui nous savons que l'évolution de la nature est imprévisible et que nous ne pouvons pas définir comment doit ou non s'organiser la vie sur la planète.

La nature n'a jamais été entre nos mains et la propre tentative de la contrôler est en train de provoquer les dangers globaux que nous affrontons aujourd'hui. Mordre la propre queue a toujours pour résultat final un préjudice beaucoup plus grand que les avantages apparents initiaux.

Nous ne pouvons naturellement pas être responsables pour la protection et la destruction de la planète en même temps. Pour la protéger comme le veulent les environnementalistes on aurait besoin de la contrôler encore davantage et causer ainsi encore plus d'effets Ouroboros dont l'histoire environnementale est remplète.

Ils prétendent que le problème est à la surface de notre mode de vivre non pas dans ses fondements. Si le problème se trouve dans les fondements de quelque chose, ce quelque chose doit nécessairement être la nature humaine, non pas la culture.

Examinant l'histoire des luttes environnementales nous nous apercevons que nous nous contentons de victoires chaque fois moins significatives et que les problèmes ne cessent de s'étoffer.

Nous ne pouvons pas résoudre tout cela à la racine, qui est notre idée de maîtrise du monde, avec un modèle économique expansionniste. Nous ne pouvons non plus escompter que de nouvelles lois plus sévères pourraient changer quoi que soit. Même des lois draconiennes n'ont jamais empêché le crime qui se fait alors sophistiqué et occulte, parce qu'elles n'affectent pas les causes.

La prochaine fois que vous entendrez dire que le futur dépend des nouvelles générations souvenez-vous que celui qui parle ainsi répète ce qu'il a entendu hier. Nous sommes à vivre aux dépens d'un futur que nous ne voulons pas connaître, qui, dans le fond ne nous intéresse pas. Pour cela nous remettons le problème à résoudre entre les mains de ceux qui vont nous suivre, les générations de nos enfants. Cela ira jusqu'au moment où il n'y aura plus temps de faire quoi que ce soit sinon essayer la survie précaire sur une planète où les conditions d'existence des êtres humains seront réduites à presque rien.

Notes:

En 1972 le Club de Rome a publié un rapport appelé 'Limits to Growth' (Limites à la croissance) où le développement accéléré et indéfini se trouve épinglé pour se révéler insoutenable. Ce texte a été critiqué autant par les pays développés que par ceux en voie de développement.

La Bariloche Foundation, par l'intermédiaire de penseurs provenant du monde 'développé', a répliqué en 1974 avec la publication de 'Limits to Poverty' (Limite pour la pauvreté) où la responsabilité se trouve cantonnée dans le sous-développement. Ce texte a connu une meilleure acceptation pour des raisons évidentes.

Il est clair pour nous que l'écologie a commencé à se populariser et à être assimilée par le capitalisme à partir de ces réflexions.

La croyance létale, traitée ici a été amplement diffusée par des personnes qui suivent cette ligne de raisonnement.

Ces articles ont été rédigés sur la base de discussions du groupe Uma Nova Cultura

Ce texte est libre. Il peut être reproduit, totalement ou partiellement, en maintenant le contenu et en mentionnant le nom de l'auteur.